

## Mais qu'apprend donc Alice ?

### 1. Alice sait.

Lorsqu'Alice plonge dans le terrier du Lapin Blanc, elle est âgée de sept ans et demi, comme elle l'avoue à Humpty Dumpty (TLG, 97).<sup>1</sup> Elle n'est donc pas, scolairement parlant, une table rase. Elle a acquis quelque savoir : elle sait, et elle sait qu'elle sait. Lorsque elle se demande si elle ne serait pas par hasard Mabel, elle se souvient que « *I'm sure I can't be Mabel, for I know all sorts of things and she, oh ! she knows such a very little!* » (AAW, 24). Elle aime d'ailleurs à faire étalage de sa science, « *showing off a little of her knowledge* », comme le narrateur le constate (AAW, 71).

Si donc elle sait toutes sortes de choses, c'est qu'elle les a apprises. Elle confie à la Tortue Fantaisie qu'elle a été à l'école, une « *day-school* » (AAW, 114), tandis que dans TLG elle évoque sa gouvernante, qui l'appelle à l'heure de

---

<sup>1</sup> Editions utilisées : L. Carroll, *Alice's Adventures in Wonderland*, (AAW), Londres: Penguin, 1994 (1865); *Through the Looking-Glass*, (TLG), Londres: Penguin, 1994 (1872).

ses leçons (TLG, 54). En bonne fille de la bourgeoisie victorienne, en effet, elle n'a pas encore été capturée par l'appareil scolaire, contrairement à ses frères (elle mentionne la grammaire latine de son frère), et elle est principalement éduquée chez elle, par sa gouvernante. Ce qui ne l'empêche pas, à la fin de TLG, de devoir passer un examen pour devenir Reine, examen qui ressemble fort à un examen d'entrée en sixième (je propose de l'appeler le « *Seven Plus* », allusion à l'« *Eleven Plus* » auquel étaient soumis les petits anglais pour entrer au collège).

Mais qu'a donc appris Alice, dans cette éducation para-scolaire ? Premièrement, bien entendu, ce qu'on appelait à l'époque « *The Three R's* » : « *Reading, Writing and Arithmetic* ». Car Alice sait lire (au début d'AAW, elle lit le livre de sa sœur par-dessus son épaule, et elle répond « *To be sure I do* » à la Reine Rouge qui lui demande si elle connaît son alphabet, TLG, 149). Elle possède un « *memorandum book* », dans lequel elle écrit, en particulier la soustraction, 365 moins 1, qu'Humpty Dumpty n'arrive pas à faire par calcul mental (TLG 99). Elle pratique donc la soustraction, comme elle pratique l'addition (« *One and one and one and one...* » TLG, 147) et la multiplication : elle sait que trente fois trois font quatre vingt dix, même si elle peine à calculer quatre vingt dix fois neuf (TLG, 157). Mais sa connaissance de cette pratique difficile, qui s'acquiert par apprentissage par cœur de tables de multiplication,

trouve vite ses limites, lorsqu'elle essaie d'en réciter une au début de AAW : « *Four times five is twelve, and four times six is thirteen, and four times seven is – oh dear !, I shall never get to twenty at that rate !* » (AAW, 24). C'est à la suite de cet échec qu'elle conclut qu'elle doit être Mabel et non Alice.

Il va de soi qu'Alice sait l'anglais, sa langue maternelle, et elle possède la maîtrise épilinguistique que l'on peut attendre, même si cela l'incite, comme souvent les enfants, à commettre une faute (la seule dans les deux contes, car la petite fille parle une langue châtiée), par hyper-généralisation : « *Curiouser and curiouser !* » s'exclame-t-elle quand elle se met à grandir (AAW, 21). Mais ce disant elle ne fait que généraliser la règle de formation du comparatif par adjonction d'un suffixe à tous les adjectifs de deux syllabes. Et elle est fière de l'étendue de son vocabulaire, car elle connaît le sens du mot « *juror* » (« *She thought, and rightly too, that very few little girls of her age knew the meaning of it at all* », AAW, 129), et elle sait utiliser des mots de cinq syllabes (« *'Of all the unsatisfactory – (she repeated this aloud, as it was a great comfort to have such a long word to say) 'of all the unsatisfactory people I ever met* » (TLG, 108-9 – la personne en question est Humpty Dumpty).

Alice, étant une fille, n'a pas appris les langues anciennes, et si elle sait utiliser le vocatif, « *O mouse !* », c'est uniquement parce qu'elle a feuilleté la

grammaire latine de son frère (A, 28). Mais elle a quelque connaissance d'une langue vivante, le français, ce qui lui permet de parler à la Souris en français (au cas où celle-ci serait une souris française, débarquée en 1066 avec Guillaume le Conquérant), et elle lui dit donc, ce qui a des conséquences malheureuses, « Où est ma chatte ? » (A, 28). Le français fait d'ailleurs partie des matières d'examen du « *Seven Plus* », même si la question posée n'est pas facile : « *What's the French for fiddle-de-dee ?* » (TLG, 150).

Enfin, Alice a acquis des éléments de ce qu'on appelle « *general knowledge* ». Les innombrables poèmes qu'elle tente, en vain, de réciter en font partie, mais aussi toutes les informations inutiles qu'une jeune personne bien élevée doit connaître et que l'on nommait « *useful questions* ». Elles font naturellement partie de son examen à la fin de TLG, la question posée étant « *How is bread made ?* ». « *'I know that !', Alice cried eagerly.* », mais le reste de sa réponse n'est guère satisfaisant (TLG, 150).

Si bien que les matières enseignées à Alice par sa gouvernante sont les mêmes que celles que la Tortue Fantaisie a survolées dans son école : *Reeling and Writhing* ; les quatre branches de l'arithmétique, *Ambition, Distraction, Uglification* et *Derision* ; *Mystery et Seaography* ; *Drawling, Stretching et Fainting in Coils* (AAW, 115). A ceci près, naturellement, qu'au Pays des

Merveilles ces matières ont subi quelque distorsion, comme leur nouveau nom l'indique : ce qu'a appris Alice ne lui sert donc à rien et doit être désappris.

Le contenu de ce savoir dispensé aux petites filles n'a guère changé depuis cent ans. En témoigne cette description, donnée en 1775 par Mrs Thrale, l'amie du docteur Johnson, de la (bonne) éducation qu'elle fait donner à sa fille :

*Her improvements more than equal my hopes, my Wishes, nay my very Fancies. She reads even elegantly & with an Emphasis, says her Catechism both in French & English: is got into Joyn hand with her pen , & works at her Needle so neatly, that She has made her Sister a Shift all herself. She knows the Map of Europe as well as I do, with the Capital Cities, Forms of Govt. &c. the Lines Circles and general Geography of the Globe She is Mistress of; & has a Knowledge of the Parts of Speech that she cannot be ensnared by any Question.<sup>2</sup>*

Je ne sais si Alice a des talents de brodeuse (le conte ne le dit pas), mais je comprends pourquoi lorsqu'elle tombe dans le terrier du Lapin Blanc, elle s'imagine émerger aux « *antipathies* » : sa connaissance du vocabulaire n'est pas ici à la hauteur de son savoir sur la géographie du globe terrestre.

---

<sup>2</sup> Cité dans R. Burchfield, *The English Language*, Oxford: Oxford University Press, 1985, p.35. « *Joyn hand* » est ce qu'on appelle aujourd'hui « *cursive script* ».

## 2. Alice désapprend.

L'esprit d'Alice au Pays des Merveilles n'est donc pas une table rase, mais plutôt une table débarrassée, et même violemment débarrassée, comme la table du banquet à la fin de TLG. Alice subit un processus de désapprentissage, que résume bien la remarque de la Chenille, lorsque Alice a récité *You are old, Father William* : « *That is not said right* » (AAW, 58). Et même si elle devient Reine à la fin de TLG, ce n'est pas parce qu'elle a brillé lors de son examen. On peut même dire qu'elle échoue dans toutes les matières, à commencer par l'addition :

*'Can you do addition ?' the White Queen asked. 'What's one and one and one and one and one and one and one and one and one and one?'*

*'I don't know,' said Alice. 'I lost count.'*

*'She can't do addition,' the Red Queen interrupted. (TLG, 147-8)*

Et la conclusion ne tarde pas, après qu'Alice a échoué aux épreuves de soustraction et de division : « *She can't do sums a bit* » (TLG, 149). Les autres épreuves ne se passent pas mieux. Elle échoue en culture générale (« *The cause*

*of lightning is [...] the thunder – no, no! [...] I meant it the other way* », TLG 151) ; elle échoue, comme on l'a vu, en français. La seule épreuve qu'elle réussit est la lecture élémentaire, car Alice sait son alphabet – c'est la seule chose qui reste de son éducation dans le monde d'en haut. Mais à vrai dire tout cela n'a guère d'importance, car ses examinatrices n'en savent pas plus qu'elle : la Reine Rouge avoue savoir elle aussi l'alphabet, et elle ajoute, « *And I'll tell you a secret -- I can read words of one letter ! Isn't that grand ! however, don't be discouraged ! You'll come to it in time.* » (TLG, 149).

La situation n'est pas meilleure dans le premier conte, où Alice ne sait plus multiplier (« *four times five is twelve...* » (AAW, 24), a oublié la géographie (« *London is the capital of Paris...* » (AAW, 25), et n'a jamais vraiment su l'histoire. Lorsqu'elle suppose que la Souris est française et venue avec Guillaume le Conquérant, le narrateur commente : « *With all her knowledge of history, Alice had no very clear notion how long ago anything had happened* » (AAW, 28). Une fois arrivée au Pays des Merveilles, Alice n'est plus la petite fille savante qu'elle croyait être, elle est, comme le dit la Brebis « *a little goose* » (TLG, 58).

### 3. Alice apprend la langue.

Je suis injuste à l'égard d'Alice. La petite fille n'est pas sotte. Elle se rend vite compte qu'elle doit désapprendre ce qu'elle croyait savoir, et apprendre les règles de son nouvel univers. Et elle est animée par la curiosité, au sens subjectif, qui a tué le chat, mais a incité la petite fille à se précipiter dans l'aventure. On peut donc penser que ce dont Alice fait l'apprentissage, en bonne aventurière, c'est-à-dire en exploratrice, c'est un nouveau monde, peuplé de créatures plus curieuses (au sens objectif) les unes que les autres, œuf bavard ou chenille fumant le houka. Mais une accumulation tératologique ne fait pas monde : c'est au mieux un des ces cabinets de curiosités, de ces collections dont raffolaient les victoriens comme leurs prédécesseurs. Cette exploration ne donne donc pas vraiment, ou pas immédiatement, lieu à un apprentissage (du monde, de la vie). Alors, qu'apprend donc Alice ?

J'ai souvent soutenu qu'elle faisait l'apprentissage du langage.<sup>3</sup> Et de fait, les contes semblent bien être le lieu d'un apprentissage de la langue anglaise. Non certes un apprentissage direct, car la langue anglaise n'est pas vraiment une

---

<sup>3</sup> Cf ; J.J Lecercle, *Philosophy of Nonsense*, Londres: Routledge, 1994; *Le dictionnaire et le cri*, Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1995.

des matières qu'a appris Alice, mais un apprentissage indirect, par la pratique et par l'exemple (d'où l'abondante utilisation des deux contes comme source d'exemples ou d'illustrations pour manuels élémentaires de linguistique).

On peut donc considérer qu'Alice apprend la phonologie (sous la forme d'une paire minimale : « *Did you say pig, or fig ?* », demande le Chat de Cheshire, AAW, 78) et la morphologie (le poème *Jabberwocky*, malgré l'abondance des mots forgés, est phonotactiquement et morphologiquement bien formé, et l'explication qu'en donne Humpty Dumpty au chapitre 6 de TLG est un exercice de morphologie pratique).

Mais Alice apprend aussi la syntaxe, même si elle ne s'en rend pas compte. C'est ce qui se passe avec la célèbre phrase de la Duchesse : « *Never imagine yourself not to be otherwise than what it might appear to others that what you were or might have been was not otherwise than what you had been would have appeared to them to be otherwise* », AAW, 108, Cette phrase la laisse, comme nous tous, perplexe (« *I think I should understand that better [...] if I had it written down: but I can't quite follow it as you say it* », AAW, 108 ). Carroll se moque bien sûr de nous, qui lisons la phrase et sommes aussi perdus qu'Alice. Mais cette phrase n'est pas, comme on l'a souvent soutenu, une phrase syntaxiquement correcte quoiqu'indûment complexe, pour cause

d'enchâssements multiples, qui dépassent les capacités de mémorisation du lecteur. On peut en réalité montrer, par une analyse syntaxique simplette (toute phrase comporte un sujet et un prédicat) que la phrase est syntaxiquement mal formée. Le premier « what » (« *what it might appear to others...* ») est en effet ou bien le sujet de la proposition dont il fait partie, et dont le prédicat est « *might appear to others...* » (cf. annexe), mais alors celle-ci a deux sujets, l'autre étant une phrase extraposée (« *it...what you were...* »), ou bien l'objet d'un verbe transitif, qui n'existe pas (« *appear* » n'est pas transitif). Dans les deux cas, la phrase est agrammaticale. Bien entendu, Alice ici n'apprend rien, au sens strict, puisqu'elle ne comprend pas la phrase. Mais c'est bien là que se situe son apprentissage indirect de la grammaire de sa langue maternelle, dans le jeu entre complexité de la phrase et capacités de mémorisation immédiate (c'est l'interprétation traditionnelle), ou bien dans la prise de conscience que l'on peut former des apparences de phrase, des séquences qui se présentent comme des phrases (grammaticalement bien formées) mais en réalité n'en sont pas.

Enfin, Alice se livre à quelques considérations sémantiques dans sa conversation avec Humpty Dumpty, et elle voit ses certitudes de bon sens contestées. Elle soutient, à juste titre, que « “*glory*” *doesn't mean “a nice knock-down argument”* » (TLG, 100). A quoi Humpty Dumpty, qui est philosophe, rétorque que c'est lui qui décide du sens des mots qu'il emploie,

pourvu, non qu'il s'en explique préalablement, mais qu'il les paie. Cette philosophie nonsensique a l'avantage d'attirer notre attention, et celle d'Alice, sur le fait que les mots ne sont pas seulement porteurs de sens, mais aussi de force affective (« *They've a temper, some of them – particularly verbs* », TLG, 101).

Mais Alice n'apprend pas seulement la langue au sens de Saussure, disons pour faire vite la grammaire. Elle fait aussi une série d'expériences sociolinguistiques. Sa langue à elle est l'anglais standard en ce qu'il a de plus correct (ce qui est bien sûr un dialecte socialement marqué – on n'est pas pour rien la fille d'un professeur d'Oxford), et j'ai déjà rappelé la seule faute de grammaire qu'elle commet dans les deux contes. Les autres personnages ne parlent pas tous un dialecte aussi noble, mais c'est bien un dialecte, ou un sociolecte reconnaissable, qu'ils parlent - Alice est donc exposée à la diversité des registres et des usages qui font l'anglais réel par opposition à l'anglais standard. Ainsi Bill le Léopard prononce l'anglais comme un paysan d'opérette (*a local yokel*) : « *'Sure, it's an arm, yer honour !' (He pronounced it 'arrum.'* », AAW, 45). Tandis que le Gryphon parle l'argot des écoliers (« *"This here young lady, she wants for to know your history, she do"* », AAW, 112), déformation plaisante et délibérée de l'anglais correct qu'on apprend à l'école.

Prendre conscience de la diversité des dialectes et des registres, c'est aussi se rendre compte que tous les locuteurs ne parlent pas la même langue au même niveau, et que ces divergences menacent de transformer l'irénisme communicatif en une agonistique, car le langage peut devenir le lieu d'un rapport de forces. Ainsi, vers la fin de TLG, lorsqu'Alice frappe en vain à la porte marquée *Queen Alice*, la Grenouille qu'elle interroge est « *so hoarse that Alice could scarcely hear him* » (TLG, 156). Elle le lui fait remarquer : « *I don't know what you mean* », à quoi il répond sur un ton indigné : « *I speaks English, doesn't I ?* » (ibid.).

Alice apprend donc, en la pratiquant, la pragmatique, qui est l'étude du langage en tant qu'il communique des forces et exprime des affects. Elle apprend que l'échange langagier n'est pas un long fleuve tranquille, elle fait l'expérience des pièges rhétoriques et des coups bas de l'éristique, art d'embarrasser l'adversaire par des arguments spécieux. Bref elle apprend par la pratique que la conversation n'obéit pas tant au Principe de Coopération gricrien qu'à son inverse, que j'ai nommé Principe de Lutte, avec ses maximes anti-griciennes.<sup>4</sup>

---

4 J.J. Lecercle, *The Violence of Language*, Londres: Routledge, 1990, pp. 256-7.

Plus précisément, on peut montrer qu’Alice fait l’expérience de la force illocutoire des ordres (« *I never was so ordered about in my life, never !* », AAW, 111 : on sent l’indignation dans l’exclamation de la fillette). Non que cette expérience soit une nouveauté, ses parents et sa gouvernante se sont chargés de lui apprendre que la petite fille doit se taire et obéir, mais au Pays des Merveilles, c’est l’abondance et surtout l’absurdité de ces ordres qui lui font prendre conscience de leur caractère arbitraire et donc humiliant. Ainsi de la Reine Rouge : « *Look up, speak nicely, and don’t twiddle your fingers all the time!*” (TLG, 51), parodie, qui vire à l’absurde, des instructions quotidiennes de la gouvernante. Tout comme Alice fait l’expérience de la force illocutoire des insultes, car elle pourrait s’écrier aussi « Je n’ai jamais été autant insultée de ma vie, jamais ! ». La Brebis la traite d’oie, la Licorne, à vrai dire plus sympathique, la traite de monstre (ce qui n’est pas vraiment une insulte, venant de la part d’un monstre fabuleux) et les Fleurs ne mâchent pas leurs mots : « *‘It’s my opinion that you never think at all,’ the Rose said in a rather severe tone. ‘I never saw anyone look stupider,’ a Violet said [...].* TLG, 35 ». Et la Rose d’ajouter que les pétales d’Alice, par quoi elle entend sa jupe, retombent, et donc qu’elle est en train de se faner.

Ordres, insultes, critiques de tous ordres, la pauvre Alice n’est pas épargnée. Et elle se rend vite compte que les questions, elles aussi, ne sont pas

dénuées de force illocutoire, qu'elles visent à placer l'interlocuteur bien plus encore qu'à obtenir de lui une information. C'est ainsi que la conversation avec la Chenille, au début d'AAW, est faite de questions comminatoires auxquelles Alice, dans l'incertitude existentielle où elle se trouve à cause des ses nombreux et soudains changements de taille, ne peut guère répondre :

*'Who are you?' said the Caterpillar.*

*This was not an encouraging opening for a conversation. Alice replied, rather shyly, 'I – I hardly know, sir, just at present – at least I know who I was when I got up this morning, but I think I must have been changed several times since then.'*

*'What do you mean by that?' said the Caterpillar sternly. 'Explain yourself!'*

*'I can't explain myself, I am afraid, sir,' said Alice, 'because I am not myself, you see.'*

*'I don't see,' said the Caterpillar. (AAW, 53-4)*

Où il apparaît que l'expérience pragmatique que fait Alice, de la conversation comme *agon* et non comme *irene* est en réalité une expérience existentielle. Car elle sait déjà tout cela, que les ordres et les questions ont pour

fonction de la mettre, ou de la remettre, à sa place de petite fille, mais elle en fait au Pays des merveilles l'expérience paroxystique, au point de craindre de s'y perdre, comme dans la conversation avec la Chenille. On peut donc conclure que certes Alice apprend le langage, dans toute la complexité de son utilisation, mais que cet apprentissage débouche sur autre chose, autrement plus importante.

#### 4. Mais qu'apprend donc Alice ?

Il est clair qu'Alice n'apprend rien sur les matières qui font le quotidien de son éducation, et assez peu sur le langage, sauf dans son utilisation agonistique. Mais il est également clair que ces contes sont des contes d'apprentissage, et à l'intérieur de TLG, la réponse à ma question est : Alice apprend à être reine. Tel est en effet, depuis le début du conte, lorsqu'Alice contemple un paysage en forme de damier, le but de sa progression, et c'est pour cela qu'elle passe un examen auprès de ses deux futures collègues. Mais cet apprentissage a également un sens en dehors de l'univers fictionnel de TLG, et dans le monde de la réalité, il peut recevoir un nom, qui fait appel à une problématique théorique, c'est-à-dire à une série de concepts : Alice, donc, apprend à être un sujet, elle fait l'apprentissage de la subjectivation par

interpellation et contre-interpellation. Le concept d'*interpellation* est central dans la théorie de l'idéologie d'Althusser ;<sup>5</sup> le concept de contre-interpellation m'appartient,<sup>6</sup> il décrit l'opération par laquelle s'effectue ce que Judith Butler appelle « re-signification »,<sup>7</sup> le renvoi de l'insulte à son auteur et l'assomption du mot insultant comme marque de fierté identitaire – plus généralement l'interpellation de l'instance interpellante par le sujet interpellé à sa place.

Ceci suggère qu'il y a un mouvement de constitution du sujet, qui rappelle celui de Descartes soumis au doute systématique par le Malin Génie : une descente dans l'abyme du doute (ou dans le terrier du Lapin Blanc) suivi d'une remontée vers la certitude du sujet pensant et de Dieu (ou l'assomption à la royauté, qui se paie de la sortie du rêve). A ceci près que le Malin génie n'est pas très malin : il laisse à l'abri du doute et la raison (le « *ergo* » du *cogito*) et le langage – autrement dit, il épargne à Descartes le doute du délire. Vous aurez

---

5 L. Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat : Notes pour une recherche », in *Positions*, Paris : Editions Sociales, 1976.

6 J.J. Lecercle, *Interpretation as Pragmatics*, Londres : Macmillan, 1999 ; *Une philosophie marxiste du langage*, Paris : PUF, 2004.

7 J. Butler, *Excitable Speech*, Londres : Routledge, 1997.

reconnu ici une célèbre argumentation de Foucault, qui a donné lieu à une non moins célèbre critique de Derrida,<sup>8</sup> et vous vous souviendrez des innombrables manipulations parodiques que la formule cartésienne permet, du « Je pense : 'Donc je suis' » de Lacan au « Je pense, donc je ne suis pas » de Blanchot.<sup>9</sup>

Mais la descente dans l'abyme du doute est bien plus efficace chez Carroll, et bien plus complète. Car le Malin Génie carrollien ne fait grâce à Alice ni de la raison ni du langage. Ainsi, le Chat de Cheshire démontre à la petite fille, par un raisonnement à vrai dire spécieux, qu'elle est folle car au Pays des Merveilles tout le monde est fou (AAW, 76), tandis que Tweedledum et Tweedledee abolissent la distinction entre rêve et éveil et font pleurer Alice en lui expliquant qu'elle n'est qu'une fiction dans le rêve du Roi Rouge et que quand il se réveillera elle s'évanouira comme la flamme d'une chandelle (TLG,70), d'où le titre du dernier chapitre de TLG, « *Which Dreamed It ?* ».

Mais le Malin Génie carrollien est encore plus insidieux, il ne s'attaque pas seulement à l'être d'Alice (attaque dévastatrice mais frontale et donc

8 M. Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris : Gallimard, 1972, pp. 54-7 ; J. Derrida, « Cogito et histoire de la folie », in *L'écriture et la différence*, Paris : Seuil, 1967, pp. 51-97.

9 M. Blanchot, *Thomas l'obscur*, Paris : Gallimard, 1950, p. 114.

franche, d'où les pleurs), il s'attaque à son identité, la fait douter d'elle-même. Et ces attaques là sont répétées et ponctuent les deux contes : au début d'AAW, Alice (« *Who in the world am I ? Ah !, That's the great puzzle* », AAW, 24) finit par se persuader qu'elle est Mabel et non Alice ; elle avoue à la Chenille, comme on l'a vu, qu'elle n'est pas elle-même (ce qui montre bien que le langage peut déstabiliser le sujet que par ailleurs il constitue) ; elle ne sait quoi répondre au Pigeon qui lui prouve par un syllogisme qu'elle est un serpent (AAW, 62) ; et elle concède à la Tortue Fantaisie qu'elle ne peut lui raconter sa vie car elle n'est plus la même personne qu'elle était hier (AAW, 122). La situation est meilleure dans le second conte, mais la crise identitaire n'a pas été surmontée. Alice perd momentanément son nom dans le bois, ce qui lui vaut une amitié temporaire avec un faon (TLG, 56) ; elle se voit, comme on l'a noté, dire par Tweedledum, « *You know very well you're not real* » (TLG, 71) ; Humpty Dumpty déclare qu'il ne la reconnaîtra pas si il la rencontre de nouveau parce qu'il lui manque tout signe physique d'individualité (si seulement, elle avait les deux yeux du même côté du nez, la reconnaissance serait plus facile, TLG,108) ; et la Licorne la traite de Monstre Fabuleux (TLG, 119). Et si la situation est meilleure, c'est parce que la remontée est proche : le parcours d'Alice la mène de Mabel, la petite fille pauvre et ignorante, et du Monstre fabuleux jusqu'à la Reine. C'est le

parcours qui mène l'individu au statut de sujet par interpellation et contre-interpellation.

Si l'on en croit Althusser, Alice est toujours-déjà interpellée : l'individu est toujours-déjà sujet. Et de fait Alice au moment de la chute dans le terrier n'est pas une table rase sociale : elle a un nom, une famille, une position sociale (ce ne sont pas toutes les petites filles qui profitent des services d'une gouvernante), et, comme nous l'avons vu, un savoir, y compris un savoir des bonnes manières, qu'elle tente en vain d'imposer aux personnages du Pays des Merveilles (d'où le titre de l'analyse de Ralph Kincaid, *Alice's Invasion of Wonderland*).<sup>10</sup> Le processus de descente dans l'abyme est donc d'abord celui d'une désinterpellation (comme il est celui d'un désapprentissage) : Alice perd son nom (dans le Bois sans Nom), ses caractéristiques physiques (elle change sans arrêt de taille, et Humpty Dumpty ne lui trouve aucune caractéristique qui l'individualise), elle perd sa réalité (elle est un rêve du Roi Rouge), elle perd son identité (elle n'est plus elle-même). Elle se trouve dans l'état que Guillaume Le Blanc appelle l'invisibilité sociale,<sup>11</sup> trait des vies précaires, et dont l'incarnation contemporaine et qui n'est que trop réelle est le sans papier. L'emblème de cette

---

10 J. Kincaid, "Alice's Invasion of Wonderland", *PMLA*, Janvier 1973, pp. 92-9.

situation est l'exclamation du Chapelier Fou, « *No room ! No room !* » (AAW, 80).

Mais le Pays des Merveilles est en réalité assez accueillant, et Alice connaît bientôt une forme d'intégration. Toutefois, cette intégration, qui se fait par interpellation, n'est pas satisfaisante, car Alice se voit intégrée en position hiérarchique dominée, comme bouc émissaire : c'est pourquoi on ne cesse de lui donner des ordres (« *I was never so ordered about, never !* »), de l'insulter (comme le font la Brebis et les Fleurs), de lui faire subir de véritables interrogatoires, et même de lui nier toute humanité (dans la scène du train, il est suggéré qu'elle devrait voyager étiquetée comme bagage – TLG, 48). Alice est donc interpellée en position subalterne, ce qui est difficile à accepter pour un rejeton de la bourgeoisie qui a déjà pris l'habitude de donner des ordres aux domestiques et de mépriser sa gouvernante. Elle prend donc des leçons non de subjectivité mais de subjectivation par sujétion (la théorie de l'idéologie d'Althusser repose sur un calembour, que permet la langue et qu'Etienne Balibar qualifie d' « historial », sur le mot « sujet »).<sup>12</sup>

---

11 G. Le Blanc, *Vies ordinaires, vies précaires*, Paris : Seuil, 2007 ; *L'invisibilité sociale*, Paris : PUF, 2009.

Mais, heureusement pour Alice, le processus ne s'arrête pas là. Alice va à dame, devient Reine, ce qui veut dire qu'elle apprend à résister à cette interpellation subalterne et à revendiquer une subjectivité plus acceptable, par contre-interpellation. En bref, Alice apprend à répondre aux personnages du Pays des merveilles, à leur résister, à leur renvoyer l'interpellation d'exclusion qu'ils lui adressent. On pourra donc suivre l'usage stratégique par la petite fille du mot « *nonsense* » ; depuis le « *Oh, dear, what nonsense I am talking !* » (AAW, 22) jusqu'à l'exclamation, par laquelle elle fait taire la terrifiante Reine de Coeur : « *'Nonsense !' said Alice very loudly and decidedly, and the Queen was silent.* » (AAW, 95). Et l'on relira la scène du procès pour montrer que la petite fille a appris à contrer la mauvaise foi argumentative par laquelle les personnages jusque là triomphaient d'elle dans l'*agôn* langagier. Le point culminant de cette contre-interpellation, qui marque la maîtrise retrouvée d'Alice, mais se paie de la sortie du rêve est l'exclamation « *You're nothing but a pack of cards !* » (AAW, 145), à la fin du premier conte, et l'acte violent, à la fin du deuxième, par lequel Alice met fin au banquet en tirant la nappe.

On aura bien sûr remarqué que cette interpellation, et la contre-interpellation qu'elle induit, sont des processus langagiers : c'est dans et par le

langage que l'individu est interpellé en sujet, et c'est parce qu'il maîtrise le langage que le sujet interpellé peut contre-interpeller le milieu qui l'interpelle. Et voilà donc ce qu'apprend Alice : non le fonctionnement grammatical du langage, qu'elle possède déjà, mais son utilisation à des fins de subjectivation – le langage non en tant qu'il permet la communication d'information mais en ce qu'il fait circuler des forces et par là assigne et distribue des places.

Jean-Jacques Lecercle

## Annexe

Structure de la phrase de la Duchesse.

P1 □ Ø never imagine yourself P2

P2 □ Ø not to be otherwise than P3

P3 □ **WHAT** P4 might appear to others

P4 □ P5+ P6 was not otherwise than P7

P5 + P6 □ what you were or might have been

P7 □ P8 would have appeared to them P9

P8 □ what you had been

P9 □ to be otherwise

Commentaire: “What” peut être soit sujet (« *What annoys me is that he is always drunk* ») soit complément d’objet direct (« *What he said was true* »). Il ne peut pas être le sujet de P3, car P4 est le sujet de P3. Et il ne peut pas être COD, faute d’un verbe transitif dans P3. La phrase est donc agrammaticale.